

Yan' Dargent, « Le Père Maunoir obtient miraculeusement le don de la langue bretonne », 1878-1879, peinture murale, murs de la sacristie (voir p. 231).

PRÉFACE

Burzud – miracle

J. M. G. LE CLÉZIO

Enfant, j'entrais dans la cathédrale de Quimper avec un sentiment mêlé d'effroi et d'émerveillement, sentiment causé en grande partie par l'austérité du lieu et la froideur de l'atmosphère. Les murs, à l'intérieur comme à l'extérieur, avaient cette teinte sombre de la pierre usée par les intempéries, qui contrastait avec la joliesse et la gaieté des chapelles que je fréquentais, en particulier celle de Sainte-Marine où j'étais enfant de chœur le temps d'une saison. Statues, fresques, chemin de croix, tout dans cette cathédrale semblait figé dans la lenteur d'un passé auquel il m'était difficile de donner une durée. Quelque chose d'un ossement, une force tellurique, portant encore la trace de la Genèse, ou du moins de l'origine de la race humaine.

La seule note légère, vivante, pour l'enfant impressionnable, c'était, à gauche de la nef, au détour d'un pilier, le merveilleux tableau de Yan' Dargent, portant ces mots qui frappaient mon imagination : « Le père Maunoir obtient miraculeusement le don de la langue bretonne. » Cette langue bretonne, que je ne parlais pas, mais qui était d'un usage courant parmi les enfants que je côtoyais alors, ce n'était pas une langue étrange, ni l'objet d'une vénération particulière, comme hélas elle est devenue ; c'était la langue de tous les jours, des marins, du père Bolloré qui me prêtait sa plate pour aller pêcher à la ligne dans l'Odet, de Madame Lenours, qui tenait la petite ferme traditionnelle où j'allais chercher le lait et, à l'occasion, déguster les *kramouz* de blé noir, accompagnées de bolées de cidre chaud. C'était la langue dans laquelle le curé de Sainte-Marine s'adressait à ses ouailles pour le sermon dominical.

Grâce au tableau de Yan' Dargent, je découvrais que cette langue vivante, amusante, aux accents chantants, si doux et rocailleux, était aussi une langue désirable, et que Dieu dans sa magnanimité en avait fait don à un étranger comme moi pour qu'elle puisse résonner dans l'austère (et quelque peu romaine) cathédrale qui symbolisait la Cornouaille.

Tout d'un coup, c'était comme si, par la fenêtre ouverte de la fresque, venaient la rumeur de la rue voisine, les potins des commères au marché, les récits des pêcheurs de retour de l'océan, et bien sûr, les railleries et les jeux de mots des enfants. L'ange troublant (ni homme, ni femme, lumineux de puissance) qui touche les lèvres du prêtre agenouillé, rendait évident le miracle de la langue, de toutes les langues. Sans ce miracle, les monuments et les livres étaient lettre morte. Ce souffle qui passe, ce flux qui va de l'ange aux lèvres étaient la vie. La même vie qui traverse le livre de Job, les Psaumes, le Cantique des cantiques, et surtout l'Évangile. Bien entendu, tout cela, je ne l'ai compris que plus tard. Mais l'émotion de mon enfance est toujours présente, aujourd'hui, lorsque je passe la porte de cette extraordinaire église, et que je marche, comme sur un sentier connu, jusqu'au détour qui révèle, dans son évidence, la beauté du miracle.